

Amandine Dupraz

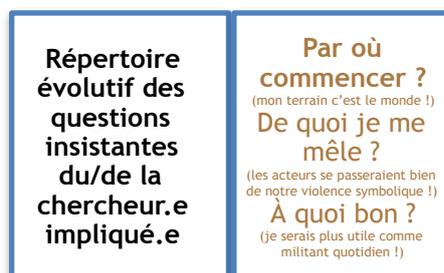
## Sortir de la tentation du dispositif de recherche « idéal » et « unique » en expérimentant des agencements « pluriels » et « hybrides ». Retours sur 18 mois de recherche en plein vent

« Le chercheur de plein vent fait donc l'expérience, sans cesse renouvelée, de sa propre ignorance. »

Pascal Nicolas-Le Strat,  
« Une recherche de plein vent<sup>1</sup> »

*Ce texte s'est écrit en plusieurs étapes entre 2016 et 2017. Les premiers mots datent approximativement de l'été 2016 puisqu'il s'agissait initialement pour moi de produire une sorte de « retour d'expérience » sur l'année 2015-2016. Il n'est pas exclu que d'autres versions suivent. Lors d'un séminaire résidentiel des Fabriques de sociologie, François Deck proposait « d'ouvrir les choses par le milieu », le « milieu » pouvant être entendu de diverses manières, aussi bien comme un lieu intermédiaire entre un début et une fin que comme un lieu d'interactions et d'enchevêtrements multiples<sup>2</sup>. Il me semble que mon appréhension de l'écriture de recherche emprunte à ce geste, celui « d'ouvrir » et de « réouvrir » les choses par le milieu, dans la mesure où j'appréhende celle-ci moins comme un exercice linéaire ou une accumulation de fragments (mis bouts à bouts selon un plan initial) que comme quelque chose qui vient déplier et replier à l'intérieur même de la pensée (comme expérience et produit de l'expérience) et du texte (comme lieu du penser et produit de la pensée), en porosité avec le présent, étoffant ou effaçant, opérant des reconfigurations successives (parfois éloignées dans le temps) ainsi qu'en en éprouvant les effets, bousculant parfois de ce qui nous semblait être jusque-là le cadre de l'expérience<sup>3</sup>...*

*De manière inattendue, ce texte vient aussi partiellement répondre ou redéfinir les termes de la première des trois questions qui me semblent régulièrement venir me tennasser (ainsi que nombre de mes collègues) et dont je propose de manière humoristique mais non moins sérieuse la formulation suivante :*



<sup>1</sup> NICOLAS-LE STRAT, Pascal. « Une recherche de plein vent »:

<http://www.pnls.fabriquesdesociologie.net/une-recherche-de-plein-vent/> Mise en ligne le 16 novembre 2004. Consulté le 25 février 2017

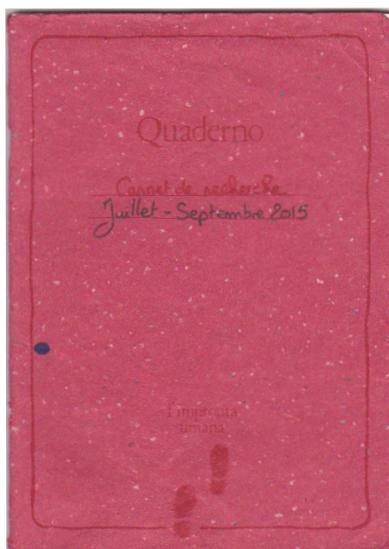
<sup>2</sup> Pour une définition plus étayée du « milieu », on pourra notamment regarder de plus près les travaux d'Augustin Berque sur l'étude des milieux humains.

<sup>3</sup> Après m'être principalement appuyée sur une lecture d'extraits de *L'Art comme expérience* de John Dewey pour soutenir ma recherche de Master, j'entame au moment d'écrire ces lignes en italiques la lecture des *Cadres de l'expérience* d'Erving Goffman.

Dans un article précédent<sup>4</sup>, je tentais d'explicitier en quoi la notion de « dispositif » s'était avérée utile pour mener ma recherche de Master 2 jusqu'à son terme (tout du moins jusqu'à sa soutenance auprès de l'institution universitaire). La question plus spécifique du « dispositif de recherche » m'a ensuite poursuivi tout au long d'une première année post-diplôme passée « en lisière<sup>5</sup> » de l'institution universitaire. Quel(s) dispositif(s) devais-je rejoindre ou mettre en place ? Comment ont évolué mes représentations de ce que pouvait être un « dispositif de recherche » et de la place qui devrait être la sienne dans ma propre « activité<sup>6</sup> » ? Cette approche par la notion de « dispositif » était-elle pertinente ? Comment ne pas s'y aliéner ? Que cache ou laisse transparaître cette préoccupation persistante (virant parfois à l'obsession) pour le(s) « dispositif(s) de recherche » et leurs effets ? La mise en récit partielle de 18 mois de recherche me semble permettre de contribuer à esquisser quelques premiers éclairages et à déverrouiller (bien que partiellement) mon expérience et ma trajectoire de recherche.

### Des outils au dispositif de recherche : question(s) de méthode(s) et de légitimité(s)

- Du « cahier » au « journal » : tâtonner, rassembler le disparate, conscientiser sa pratique



En juillet 2016, fraîchement diplômée d'un Master Recherche (les amis savent combien d'années il a fallu pour que je pousse la rédaction d'un mémoire jusqu'à son terme...), je démarre l'écriture d'un carnet de recherche dans lequel je commence à consigner réflexions et citations diverses<sup>7</sup>. Bien qu'ayant déposé une candidature pour un contrat doctoral sur un projet ayant trait à la question des pratiques d'écriture à l'Université (candidature qui ne sera toutefois pas retenue), je profite du flottement de ce début d'été pour ne pas m'imposer de lectures trop précises, l'occasion de rattraper mon retard de lecture d'auteurs auxquels je fais souvent référence, tout particulièrement Jacques Rancière et Edgar Morin. J'y redécouvre des invitations à plonger dans l'inconnu que suppose aussi bien la recherche que l'action politique, en faisant avec la part de risque encouru.

\* \* \*

<sup>4</sup> DUPRAZ, Amandine. « Eprouver et penser le dispositif ». <http://corpus.fabriquesdesociologie.net/eprouver-et-penser-le-dispositif/> Mis en ligne le 07 mars 2016

<sup>5</sup> La notion de « lisière » est venue progressivement se substituer dans mes écrits à celle de « marge » très travaillée par la sociologie et fréquente dans les sphères alternatives de l'art et du politique. Même si l'on sait que « la marge » est toujours en interaction(s) - ne serait-ce que dans l'imaginaire - avec son inverse (le centre où la force centrifuge des normes peut sembler à son plus haut niveau, ce qui apparaît discutable dans la mesure où la proximité des lieux de pouvoir confère aussi une certaine liberté quand à l'application, l'altération et la production des normes), la notion de « lisière » porte en elle la possibilité d'un autre déplacement qui n'est plus simplement celle du rapport entre « un centre » et « sa périphérie ». Être *en lisière* de l'Université, c'était déjà être à la frontière d'autres mondes et cela me semblait ouvrir des possibilités de penser mon vécu et ma démarche autrement qu'à travers le seul prisme de la tension à l'œuvre dans un processus de construction identitaire qui se rapporterait principalement à l'institution universitaire et à ses normes.

<sup>6</sup> Je reprends ici le terme régulièrement utilisé par Pascal Nicolas-Le Strat dans ses travaux.

<sup>7</sup> L'écriture de mon mémoire de Master 2 s'était déjà appuyée sur la tenue d'un carnet de bord.

Extraits consignés<sup>8</sup> de *L'Aventure de la Méthode* d'Edgar Morin,  
du *Maître ignorant* et de *La Méthode de l'Égalité* de Jacques Rancière

« Le véritable art du réalisme est stratégique et non-programmateur. L'écologie de l'action nous enseigne que toute action, dès qu'elle entre dans un milieu qu'elle doit modifier peut-être modifiée par ce milieu, détournée de son but et même aboutir au contraire de son intention. » (MORIN, *L'Aventure de la Méthode*, Paris : Le Seuil, 2015. P.118)

« C'est ainsi que le maître ignorant peut *instruire* le savant comme l'ignorant : en vérifiant qu'il cherche continûment. Qui cherche trouve toujours. Il ne trouve pas nécessairement ce qu'il cherche, moins encore ce qu'il *faut* trouver. Mais il trouve quelque chose de nouveau par rapport à la *chose* qu'il connaît déjà. L'essentiel est cette vigilance continue, cette attention qui ne se relâche jamais sans que s'installe la déraison - où le savant excelle comme l'ignorant. Maître est celui qui maintient le chercheur dans *sa* route, celle où il est le seul à chercher et ne cesse de le faire. » (RANCIERE, *Le Maître ignorant* (1987). Paris : Arthème Fayard, 2004 .P.58)

« Apprendre à improviser, c'était d'abord apprendre à se vaincre, à vaincre cet orgueil qui se farde d'humilité pour déclarer son incapacité à parler devant autrui - c'est-à-dire à son refus de se soumettre à son jugement. » (RANCIERE, *Le Maître ignorant*. P.73)

« Pour moi la fonction du maître, c'est d'être celui qui, à un moment donné propose un objet singulier, un paysage un peu mystérieux, une question qui nous tombe dessus et à laquelle il faut réagir. Au fond, est maître, tout ce qui nous provoque, et aussi éventuellement tout ce qui vous souffle des réponses par rapport à la provocation. » (RANCIERE, *La Méthode de l'égalité*, Paris : Bayard, 2012. P.93)

« C'est un peu pour ça que j'ai construit cette bipolarité entre politique de l'esthétique et esthétique de la politique, pour dire qu'on peut définir comme un lieu, un territoire sur lesquels les formes sensibles qui constituent le politique et les formes du sensible qui constituent l'art se rencontrent sans pour autant pouvoir définir une globalité de rapport entre les deux. » (RANCIERE, *La Méthode de l'égalité* .P. 103)

---

<sup>8</sup> Le principe de la *consigne* étant de permettre d'y déposer des bagages qu'on pourra retrouver par la suite, je laisse pour l'instant en suspens ces citations tout en considérant qu'elles ont été suffisamment importantes dans mon propre processus de recherche pour que j'en propose ici la lecture à qui voudra, expérimentant le principe d'une sorte de « consigne communalisée » permettant d'ouvrir des brèches dans la « boîte noire » de la recherche et de mutualiser des ressources susceptibles de venir nourrir singulièrement nos communs en recherche...

En septembre, je m'inscris à l'Université Pierre-Mendès-France (fusionnée depuis au sein de l'Université Grenoble-Alpes) afin de bénéficier du statut national « étudiant-entrepreneur » créé un an auparavant. Ce statut m'est accordé au titre d'un projet de « coopérative des arts et des savoirs<sup>9</sup> » présenté avant l'été devant un jury chargé de vérifier la motivation des candidats. J'ai bien un « projet de recherche doctorale » mais je ne suis pas inscrite dans une formation à la recherche. Je suis prise dans le mouvement d'aventures collectives, que j'initie ou auxquelles je contribue pour partie et qui ont d'abord besoin de s'éprouver dans l'action, dans l'acte de faire et de vivre quelque chose ensemble. Dans une démarche d'éducation populaire, j'essaie tout au long de l'année de contribuer - dans et par-delà des frontières du campus - à l'émergence et au développement d'occasions de rencontres, de partage de savoirs et de coopération qui prennent diverses formes. Ma principale activité relève alors d'une sorte de médiation culturelle, artistique et scientifique à travers laquelle j'expérimente différents agencements collectifs. La création d'une association (Animacoop'Campus en partage) permet de soutenir une partie des actions expérimentées.

Mon processus de recherche vient alors nourrir mon implication dans divers lieux et inversement<sup>10</sup>. Il ne l'a toutefois pas guidé au sens où il aurait été « en avant » ou « en avance » du point de vue du cadrage ou de la méthode. Cheminant en dehors de tout rail disciplinaire - bien que fréquentant des espaces de recherche universitaire (séminaires, conférences, etc.) - mon quotidien et, *de facto*, ma recherche, ne sont pas rythmés par des exigences académiques. N'étant pas non plus engagée par un contrat avec l'institution ou un engagement moral avec un directeur de recherche, je suis dans une sorte de vide : il m'appartient de solliciter mes interlocuteurs, à mon propre rythme. Mon « objet de recherche » se déplace et se modifie au fil des mois<sup>11</sup> au point de disparaître parfois provisoirement du radar. Le principal élément tangible de mon « dispositif de recherche » est un journal intitulé « recherche se faisant » qui se compose, se recompose avec parfois de longues interruptions. D'août à avril, j'accumule ainsi environ une centaine de pages de notes plus ou moins rédigées, plus ou moins régulières et étayées selon les périodes. Elles constituent surtout des traces de mon activité. A partir de janvier, celles-ci sont relues, corrigées et parfois partagées (ce qui n'est pas sans venir en interroger le contenu) :

« Le geste s'installe. Le journal s'étoffe. Au cours des dernières semaines, il ne s'agissait plus seulement d'écrire, de faire récit mais également d'y insérer d'autres écritures (textes rédigés par ailleurs, correspondances, poèmes, etc.), sans recherche d'exhaustivité mais avec la volonté de me ressaisir des nombreuses interactions entretenues avec l'entourage. Ma dynamique de recherche est éprouvée par ces échanges et ces discussions, certaines volontaires, d'autres tout à fait imprévues. Plus encore, je suis sommée d'explicitier mes intuitions, d'élaborer une argumentation, à l'oral ou à l'écrit, à partir d'un endroit, d'un registre que je n'ai pas choisi. Comment les traces de cette tentative d'élaboration peuvent-elles être considérées ? S'agit-il d'une écriture ? (Préambule au « journal » de février 2016, daté du 4 février) »

---

<sup>9</sup> Une démarche plus qu'un projet, la « coopérative des arts et des savoirs » est un objet aux contours flous qui vise à favoriser des occasions de rencontre, de partage et de coopération sur un principe de déhiérarchisation des savoirs et de décloisonnement (disciplinaire, universitaire, géographique, etc.). L'animation d'un blog en a été un des outils : <https://coopdesartsetdessavoirs.wordpress.com>

<sup>10</sup> On pourra ainsi se demander si le projet « coop' des arts et des savoirs » constituait un « artifice » (au sens proposé par Vercauteren dans *Micropolitiques des groupes*) de la recherche ou si le projet de recherche doctorale était un artifice à l'intérieur de ce projet...

<sup>11</sup> Des pratiques d'écriture des étudiants au travail du commun à l'Université, je rédige plusieurs projets de recherche intermédiaires. Je fais l'hypothèse que la tenue de mes journaux de recherche a été déterminant pour mieux cerner mes désirs de recherche et les sites émergents.

- **Confronter et complexifier ses représentations de la recherche : les correspondances et la « conversation » comme rencontres et mises en tension**

Progressivement, ce sont en effet les interactions avec les collègues, les amis ou parfois avec des inconnus, qui viennent soutenir et interroger le processus. Ces interactions sont de très belles ouvertures sur d'autres perceptions du monde à travers des expériences singulières, quelque part pourrait-on dire que je découvre ainsi d'autres « formes de vie ». Ces interactions peuvent prendre la forme de correspondances mais également de conversations plus ou moins informelles. Françoise Waquet insiste sur la place de l'oralité dans la production des discours savants<sup>12</sup> à travers, entre autres, la parole universitaire mise en scène lors d'innombrables colloques<sup>13</sup> qui nourrissent, entretiennent les communautés de recherche en perpétuelles reconfigurations. Me percevant cette année-là en relative marge de l'académie, ma parole de jeune chercheuse s'invente dans des espaces parfois moins codifiés, là où il est possible de « risquer une pensée, une parole », à l'occasion par exemple des séminaires des Fabriques de sociologie ainsi que lors des nombreuses discussions informelles avec mes interlocuteurs proches ou lointains, qu'ils soient (ou se considèrent comme) chercheurs expérimentés, jeunes chercheurs, aspirants chercheurs, citoyens-chercheurs ou pas chercheurs du tout.

Dans les lieux que je fréquente, je suis souvent identifiée en tant qu'étudiante et/ou jeune chercheuse liée à l'Université. C'est tout particulièrement le cas à la Chimère, lieu d'expérimentation sociale et citoyenne, où je suis partie prenante d'un séminaire initié par mon directeur de mémoire. Je prends alors de nouveau conscience à quel point être identifiée comme telle vient quelque part dans un premier temps figer quelque chose d'une identité à laquelle je refuse d'être réduite tout en me retrouvant à assumer une part de la fonction sociale et politique que cela suppose et de la responsabilité que cela implique à mon sens. Dans cette mise en tension, je suis forcée de constater que j'ai un véritable attachement au monde de l'Université (envers lequel pourtant je demeure très critique), *a fortiori* dans une période où fleurissent les discours sur le « luxe » ou la « perte de temps » que constitueraient la réflexivité et la recherche en littérature et SHS. Je constate également qu'il y a une véritable attente (peut-être trop grande) par rapport à l'Université comme institution et à ceux qui la compose, comme si le régime d'accréditation lui conférait un pouvoir dont on voudrait qu'elle fasse usage tout en critiquant l'effet de cette autorité symbolique.

Dans ces environnements, mon « devenir chercheur » est alors progressivement moins conditionné par mon insertion dans un cadre normatif pré-établi (même si les normes sont toutefois, il faut bien le dire, intériorisées de longue date et c'est d'ailleurs cela que le frottement avec l'extérieur vient conscientiser et réinterroger) que dans le fait de se considérer comme partie prenante, partie auteure d'un « devenir de la recherche » s'écrivant dans l'acte même de situer, concevoir, positionner et questionner ses gestes de recherche. C'est ainsi que la question de la légitimité se fait un tout petit moins oppressante. Peu à peu, c'est la question politique, celle de nos devenirs qui s'impose à nouveau. Comment faire acte de recherche, acte de médiation et croiser les mondes pour ouvrir des brèches, allumer des contre-feux et ainsi peut-être pouvoir tenir bon face à l'insoutenable<sup>14</sup> ?

---

<sup>12</sup> WAQUET, Françoise. *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir (XVIe-XVIIe siècle)*. Paris : Albin Michel, 2003.

<sup>13</sup> WAQUET, Françoise. « A quoi servent les colloques ? » *Sciences Humaines*. Avril 2005 n° 59

<sup>14</sup> CITTON, Yves. *Renverser l'insoutenable*. Paris : Le Seuil. 2012

## Du « composer avec » au « composer ensemble » : susciter des agencements collectifs de recherche

Au lancement du collectif Animacoop' à l'été 2015, l'idée était de disposer non seulement d'un espace de partage, de soutien et d'entraide favorisant le passage à l'action mais également d'un espace collectif de recherche permettant de développer une réflexivité sur les pratiques expérimentées. Il s'agissait de penser l'expérimentation comme répondant à une volonté de transformation sociale et politique (nos désirs d'autres devenirs) et nécessitant de se réajuster chemin faisant. La fonction « recherche » est bien vivante au sein du collectif toutefois cela ne se fera pas de la manière attendue : nous peinons à mettre en place des espaces dédiés. Elle viendra plutôt se brancher sur d'autres espaces : séminaire des arts de l'attention, coopérative alimentaire, café des arts et des savoirs, etc. Elle nécessitera des prétextes (ex. : accueillir des enseignants-chercheurs), la mise en circulation de textes et une approche de la recherche plutôt « relationnelle<sup>15</sup> ».

Au fur et à mesure des rencontres, de plus en plus de collègues se montrent intéressés par la perspective de temps collectifs de partage des recherches de chacun. Il s'agit moins d'avoir comme objectif de produire une recherche commune que de se constituer des espaces d'échanges et d'entraide permettant de faire face au sentiment d'isolement et aux découpages et cloisonnements (disciplinaires, générationnels, etc.). L'expérience du séminaire autonome des arts de l'attention et celle de l'atelier coopératif de recherche seront deux des modalités expérimentées au premier semestre de l'année 2016. Au sein du collectif du « séminaire autonome », je prends en charge une fonction d'animation de réseau et de support/soutien à l'organisation des séances. Comme au sein d'Animacoop', il m'est toutefois difficile de profiter en même temps de ces espaces pour avancer en élaboration conceptuelle et méthodologique sur mes propres recherches... Ce faisant la puissance que me semblent générer ces dispositifs en termes de rencontres, de complicités, de conscientisation de nos conditions de jeunes chercheurs, artistes et activistes ainsi que de processus d'autorisation me conduit à envisager autrement l'idée du « commun en recherche » ou de la « recherche en commun ». L'espace collectif y est moins une finalité qu'un support, il suscite du désir de nouvelles rencontres et de nouveaux agencements, de plus en plus réguliers et « improvisés » à la fois.

Le séminaire doctoral « Faire commun en recherche(s) » initié à l'automne 2016 par Pascal Nicolas-Le Strat constitue de ce point de vue une belle occasion d'approfondir la question et ce au gré des déplacements suscités. C'est dans cette perspective à la fois de m'offrir des occasions de « penser ailleurs » et de mettre à l'épreuve les pratiques expérimentés à Grenoble que je m'embarque dans des compagnonnages de recherche inattendus. Si les séminaires et les réunions de travail à Saint-Denis sont des lieux précieux d'élaboration de mes recherches en cours, ces espaces s'inscrivent dans une temporalité très distanciée (à raison d'une rencontre tous les deux à trois mois). Dans une correspondance avec les collègues, je fais ainsi part de ma difficulté à ouvrir et maintenir le « moment sociologique » dans mon quotidien :

« (...) L'une de mes nécessités est aujourd'hui d'habiter ma recherche au présent et d'étendre ce présent de la recherche (qui est autant acte en recherche(s) que recherche en acte(s)).

---

<sup>15</sup> Myriam Suchet propose d'utiliser, pour qualifier ses pratiques de recherche, l'adjectif « relationnel » déjà mobilisé par Nicolas Bourriaud pour qualifier certaines esthétiques à l'oeuvre dans l'art contemporain : « Ici, je travaille avant tout à créer des liaisons, des branchements, des connexions qui n'existaient pas encore. » (Myriam Suchet, *Indiscipline*, éditions Nota Bene, 2015)

De retour à Grenoble, je dois me refondre dans une temporalité et un rapport à l'institution qui cadence et (me) fatigue. Temporalité et géographie dans laquelle ma recherche, si elle trouve bien « matière », peine à trouver « manière » de se déplier en dehors de quelques moments épiphaniques (mais peut-être que c'est en fait « au travail » ailleurs, en *brume de fond* plutôt qu'en *toile*...).

Dans le « déplacement » entre Grenoble et Saint-Denis, dans ce que nos échanges donnent forme (ne serait-ce qu'à travers le langage ordinaire - si cela existe ! peut-être finalement simplement dans nos langues singulières d'imaginaires hétérolingues) à « des expériences » (qui en s'extrayant de nos vécus nous conduisent me semble-t-il à mieux en conscientiser la densité et la richesse - je vous joins au passage un extrait de l'introduction d'un ouvrage de Roland Gori), une autre strate de temporalité s'esquisse pour moi dont j'ai l'envie de me saisir. Comment construire du « hors-temps » qui soit aussi du « temps », du temps pour soi et du temps partagé ? Que vient se dire derrière la classique protection réflexe (et au combien nécessaire parfois pour éviter l'explosion de soi dans la tension des activités pour lesquels on se sent « engagé » et souvent « parcellisé ») soulevée par Claude : « je n'ai pas le temps » ? (...) »

(Correspondance avec « le groupe du vendredi après-midi », 4 décembre 2016)

Se créer des occasions (de rencontre, de partage et de travail en commun) et habiter ainsi les interstices (les entre-séances) m'apparaît alors comme une manière de garder une strate de « moment sociologique » régulièrement réactivée par les échanges, une ligne (incertaine, ondulante et en pointillée) ouvrant d'autres manières de penser et de faire. Dans la même correspondance, j'en formule ainsi l'invitation :

Il y a - je crois - mille manières de se rencontrer et d'élaborer dans les allers-retours entre nos singularités et le(s) commun(s), le travail et la rencontre de nos singularités est peut-être un part de ce commun au travail, apprendre à le faire là où nous sommes (en action, en fabrication, en doute). J'apprécie très fortement ce qui est venu se dire et se construire à deux, trois, quatre, cinq ou plus nombreux dans les espaces offerts du vendredi (matin, midi, après-midi, autour d'une table, dans l'herbe, en chemin à pied ou en attendant un métro). Il y a toujours pour moi de l'inattendu et de nouveaux possibles qui émergent et dont l'on peut se saisir, à ce moment-là ou plus tard, pour tisser...

Le dernier vendredi, Thomas [Arnera] m'interpellait sur les rapports art/recherche. Nous avons convenu en nous dirigeant vers le métro que nous allions commencer à y travailler à partir de nos expériences récentes et de nos questionnements présents, avec l'idée d'inventer une forme de présentation de nos recherches respectives et de notre « recherche en commun » pour le séminaire doctoral de mars. Travailler à l'endroit où cela se croise, se percute, se répond. (...)

Une question demeure toutefois : comment parler du « commun se fabriquant » ? Dans quelle mesure est-il nécessaire ou contre-productif de faire oeuvre réflexive au moment où l'expérience se vit, au risque de substituer une pensée rationalisante à l'enthousiasme provoqué par le non-savoir. En décembre, j'évoquais le problème ainsi :

Chacun est le bienvenu dans ou en lisère de cet espace flou qui s'ouvre et dont je ne sais pas grand-chose de ce qu'il s'y produira. Voilà, je partage cette "mise en pensée et en mots" avec la part de risque qu'il y a je crois à parler de ce qui est la simple rencontre au risque d'y laisser apercevoir une pensée - disons « stratégique » - là où cela vient bien en deçà et en amont, je cherche un mot pour qualifier cela... une pragmatique du commun... une faire oeuvre à partir de la matière de nos vies et de nos recherches... C'est là au fond une des questions qui me revient chaque jour : que faut-il mettre en mots du commun au travail, comment et à quel moment ?

Que se passe-t-il en effet quand mon « terrain » est aussi mon lieu d'élaboration et de mise en discussion critique ? Que provoque cette superposition des espaces que n'éprouve vraisemblablement pas le chercheur qui extrait des données de son terrain pour ensuite les analyser seul devant son écran d'ordinateur et partager ses conclusions provisoires devant un parterre d'autres professionnels de la recherche ? Dans son article sur la recherche de plein vent<sup>16</sup>, Pascal Nicolas-Le Strat nous invite à penser la scène de la recherche de plein vent comme une scène « surpeuplée » :

Lorsque le chercheur entre sur cette scène, il n'en a écrit ni le script, ni le scénario (méthodologiques). Le savant est nu. L'intrigue reste à écrire et le chercheur n'est pas mieux armé ou outillé que d'autres pour tenter de jouer une partition (méthodologique) dans un tel contexte.(...) La scène est peuplée, et particulièrement active et bruyante. De nouvelles compétences sont à inventer à partir de ce rassemblement d'ignorances. Il faut les solliciter à partir d'une diversité d'expériences, les élaborer collectivement, les tester sous plusieurs aspects. Comment organiser méthodologiquement cette scène largement ouverte ? Quels sont les dispositifs et les protocoles à instaurer pour que ces (non)savoirs d'horizons différents puissent non seulement cohabiter mais surtout interagir de manière féconde ? Le chercheur ne dispose pas à lui seul de la réponse. Il va devoir la composer avec les autres protagonistes. Ce chantier est complètement à ouvrir aujourd'hui. Il est néanmoins possible d'en poser les premiers jalons. L'enjeu est de parvenir à renverser ce qui est perçu comme une joyeuse cacophonie en une heureuse opportunité méthodologique.<sup>17</sup> »

Faire recherche en commun est peut-être d'abord une aventure, aventure pour chacun et aventure collective, souvent toutefois sans collectif stable, plutôt « à géométrie(s) variable(s) ». Le chercheur de plein vent qui exerce à découvert (et qui tout particulièrement en ce qui me concerne s'intéresse aux milles manières de faire recherche en commun) n'est pas le couteau-suisse, « l'aventurier, professionnel de l'équipée programmé pour qui « le nomadisme est devenu une spécialité, le vagabondage un métier “l'exceptionnalité” une habitude » tel que décrit par Nicole Lapiere citant Jankélévitch lisant Georg Simmel (!!!) dans un chapitre intitulé « Les terrains vagues de l'aventure<sup>18</sup> ». Plutôt que de le vouloir « aventurier », sa figure ne serait-elle pas plutôt à rapprocher de celle de « l'aventureux » ?

« Car il n'y a pas d'aventure sans ouverture, sans inconnu, sans imprévu. L'aventureux est celui qui s'oriente dans l'instant, saisit au vol « l'avènement de l'événement », cède à la tentation ambiguë de l'impromptu comme un délicieux et périlleux vertige. « L'aventure est liée à l'extemporanéité de l'improvisation », elle flotte hors des temps balisés, le futur des projets, espérances ou eschatologies, comme le présent déjà fixé ou l'actualité maîtrisée de l'homme d'action. Elle oscille, aussi, entre le sérieux. Faute de l'un, elle sombre vite dans la tragédie ; faute de l'autre, elle demeure un futile passe-temps. En somme, « pour qu'il y ait aventure, il faut être à la fois dedans et dehors, [...] à la fois extérieur au drame comme l'acteur, et intérieur à ce drame, comme l'agent inclus dans le mystère de son propre destin ». Et Jankélévitch de s'amuser avec le principe d'identité, le principe de non-contradiction et les évidences du sens commun : on ne peut pas à la fois être dedans et dehors, une porte ne saurait être en même temps ouverte et fermée, c'est « spatialement impossible et logiquement impensable », soit « mais on peut aussi être sur le seuil, passer et repasser de l'intérieur à l'extérieur », une simple question de circulation au fond. Ainsi la vie humaine est-elle entrebâillée sur l'aventure comme sur la connaissance.<sup>19</sup> »

---

<sup>16</sup> NICOLAS-LE STRAT, Pascal. Article cité en note 1.

<sup>17</sup> *Idem*

<sup>18</sup> LAPIERRE, Nicolas. *Pensons ailleurs*. Paris : Stock, 2004

<sup>19</sup> *Idem*

De la lisière aux multiples franchissements des seuils, n'y aurait-il alors qu'un pas ?

Amandine Dupraz, exploratrice de possibles,  
Dimanche 26 février 2017 en terres grenobloises

Episode précédent :

[Eprouver et penser le dispositif](#)

Episodes en cours :

[Du terrain vague à la recherche en friche](#)

(cheminements indisciplinés avec Thomas Arnera)

[Déplier nos gestes. Fabriques de sociologie](#)

Episodes à venir :

Rythmes de création(s) collective(s)

La thèse. Franchissement d'un seuil ?